

Commentaire sur le rapport : « Villes du futur, futur des villes : quel avenir pour les villes du monde ? » par Jean-Pierre Sueur.

Les quinze défis de ce rapport n'en ont peut-être qu'un seul et unique qui les réunit tous : la ville est sociale, elle est métisse, « vivre ensemble ». Elle est le lieu pour apprendre et travailler ensemble, créer, donner des impulsions. L'agora des Grecs n'était-elle pas autre chose que la place où l'on pouvait se voir, discuter, s'écouter ?

En France, aujourd'hui, le Grenelle II nous invite à densifier les centres-villes autour des lieux de transport en commun pour diminuer la pollution, nos consommations fossiles, notre empreinte carbone, etc. Beaucoup de nos grandes villes se mobilisent vers cet horizon. Stratégie de circonstance ou stratégie durable ?

Nos concitoyens aspirent à plus de nature, de naturel, mais semblent s'ennuyer lorsqu'il y a peu de mouvement, de rencontres, d'animation. A l'opposé, la campagne semble désuète et les plus jeunes d'entre nous s'y ennuiant souvent. En définitive, chacun d'entre nous ne cherche-t-il pas à vivre cet oxymore : un "calme frénétique", qui nous nourrisse collectivement et individuellement. Éléments de nos contradictions que nous aimons cultiver consciemment ou inconsciemment pour nous-mêmes. Les contraires nous dérangent comme ils nous attirent.

La ville. N'est-elle pas à la fois une recherche de ces rencontres et aussi d'un certain anonymat? De la nouveauté certes, mais qui permet aussi une sorte de retrait : « Je veux bien aller à la rencontre de mes voisins, les parents d'élèves de les enfants, mes amis... mais je veux aussi garder mes repères, ma sphère personnelle ». « Je veux bien aller me changer les idées, aller vers l'art, l'histoire, le sport, de la fête et la diversité, mais je veux aussi pouvoir garder mes distances, préserver mon héritage culturel, etc. » En résumé, ce que l'on ressent surtout, c'est cette envie de s'enrichir et d'être enrichi, de ne pas rester seul tout en restant soi.

Est-ce si différent ailleurs (disons qu'en France ou en Europe) ? L'homme est ainsi fait, non ? Et pourquoi le lui reprocher ?

Cependant, soyons pragmatiques, si la ville explose aujourd'hui, partout, c'est "la faute" au travail ou plutôt son manque. L'agriculture se robotise et les ouvriers viennent vers la ville, ce qui engendre ensuite autant l'arrivée de professionnels que de ... « sans profession ». La première raison de cette migration est donc la survie économique. Le théâtre, la bibliothèque ou la dernière expo contemporaine, tout ceci est à la marge ou se consomme des années, voire des générations plus tard.

Partout les mêmes affluences.

L'afflux anonyme de personnes déplacées dans les villes est angoissant pour les arrivants, casse-tête pour les services gestionnaires (collectivités, services de transport, de logement, d'assainissement, etc.) qui doivent trop souvent parer à l'urgence, engendre parfois le repli pour les personnes « installées » (très souvent la génération d'« arrivés avant »). Et puis après quelques chaos, les choses se stabilisent jusqu'à une nouvelle crise, ici ou ailleurs, de nouvelles vagues. Et le processus se répète mais non sans angoisses.

Vers un changement d'époque.

Si l'on reprend nos fondamentaux : travailler, rencontrer, s'informer, échanger, « vivre ensemble », quel est aujourd'hui le besoin de s'entasser alors que est coûteux, très souvent inconfortable et, de surcroît, favorise l'anonymat dans la rue, dans les transports, au super marché ? Ceux qui convergent vers la ville le mesurent souvent bien mal avant d'y arriver. Ceux qui s'y trouvent bien ont acquis l'aisance, le confort, les moyens de consommer, avec le temps ou avec suffisamment d'argent pour court-circuiter les étapes des arrivants quémandeurs, en tout cas en apparence.

Il y a à peine un siècle, en France et en Europe, les familles vivaient entre elles mais ne l'avaient pas choisi ! C'étaient pour la plupart des paysans, des ouvriers avec peu de regard sur l'extérieur. La société était ordonnée ou du moins codifiée.

Aujourd'hui, c'est encore la frénésie du : « J'aspire à tout et tout de suite si possible ! » Et en même temps, mes appétits ne sont pas ou trop peu rassasiés. Pourtant, ici ou là, un frémissement, parfois un mouvement, se fait jour. On commence à croire que la consommation à tout va n'est pas la solution à nos soucis, nos frustrations, nos quêtes du bonheur. Sans changer les fondamentaux: donner un sens à nos rencontres, à notre travail, à nos vies et essayer de connaître aussi l'harmonie avec notre voisin (sauf exceptions mais d'ailleurs pourquoi le sont-elles devenues ? La réponse n'est-elle pas aussi dans la question ?)

Le déclic du dernier clic.

Depuis une quinzaine d'années avec l'arrivée de l'Internet, une société s'est installée qui nous a souvent pris au dépourvu tant sa puissance, sa magie et aussi ses dangers sont grands. Mais pouvons-nous développer nos villes sur cet outil « sociétal » qui peut tout à la fois « faire la guerre », « faire l'amour » et participer à la construction de notre société ou bien à sa destruction ? Nous le constatons, comme pour l'automobile, la fission de l'atome, etc. le monde des technologies de l'information et de la communication (TIC) est aussi le meilleur ou le pire des mondes. Sachons en utiliser le meilleur.

Si la ville doit rester synonyme de travail, d'activité, d'échanges, de rencontres, du « vivre ensemble », celui des TIC permet dès aujourd'hui de l'enrichir s'il est régulé, libre d'accès et accompagné. Tous les mots comptent. Aujourd'hui, le monde du travail est tributaire d'Internet pour

une grande majorité des métiers. Un phénomène qui va s'accroître. Et ceux qui n'en dépendent pas directement ne pourraient pas, pour leur immense majorité, résister plus de quelques jours ou quelques semaines.

La première bonne nouvelle est qu'Internet nous rend géographiquement libres. Nous pouvons, grâce aux autoroutes de l'Information (inforoutes), nous installer pour vivre et travailler, pratiquement n'importe où. On vous demande de moins en moins où vous êtes (au téléphone ou avec votre PC) mais si vous pouvez communiquer. Ce qui compte, c'est la personne ressource et non le lieu.

Si nous sommes géographiquement libres, nous avons cependant les mêmes aspirations qu'auparavant. Et c'est aussi la seconde bonne nouvelle : nous pouvons les assouvir grâce à l'échange et au travail à distance, à la possibilité de réunir les documents dont nous avons besoin quand nous le voulons et où nous le voulons sans être technicien informatique, et ce de plus en plus aisément.

Alors, une des solutions pour organiser la ville est de créer cette géographie distribuée de l'activité, de l'entreprise, du travail vers un niveau de granularité qui permette une vie en société. Ce niveau, les acteurs le trouveront, les élus et les entreprises aideront à le fabriquer en répondant aux aspirations du citoyen vivant seul, en famille, avec ses amis, au travail. Pas de clivage là-dessus, pas de débat : il ne s'agit pas tant de sauver la planète d'un possible réchauffement climatique mais de répondre à la même aspiration de l'homme aujourd'hui qu'il y a des siècles. Sauf que, nous ne pourrions plus consommer les énergies comme nous le faisons aujourd'hui et que la ville ne peut éternellement gonfler sans éclater.

Certes tout le monde n'est pas directement concerné, mais les activités professionnelles qui ne le sont pas sont souvent reliées d'une façon ou d'une autre à celles qui le sont. Alphonse Allais parlait de villes à la campagne. Des pistes existent aussi pour « vivre à la campagne » en répondant aux besoins de communication des personnes, à leur besoin de rencontres au quotidien en évitant les déplacements stressants. L'activité déportée, c'est-à-dire exécutée de façon régulière en un lieu professionnel autre que celui qui est habituel, n'a pas encore vu le jour hormis le télétravail à domicile et celui de la personne nomade. Elle peut apporter maintes réponses à nos questions d'isolement, de déplacements, du « vivre ensemble », de dynamique de quartiers et de villages et, bien entendu, de bilan carbone. Organisé en réseau, elle contient la dynamique de la proximité et de l'efficacité.

Il est urgent d'y réfléchir comme une des solutions possible aujourd'hui qui va bien au-delà du concept - indispensable mais insuffisant - du télétravail : création d'espace de ralliement, certains diront de remplacer nos vieilles paroisses rurales et de quartiers. Une nouvelle aventure.

Christian Ollivry

Président du Réseau ACTIPOLE21

Juillet 2011